

GAUMONT PRÉSENTE

**UN VOYOU EN SOMMEIL
RESTE UN VOYOU.**



LES LYONNAIS



Gaumont
présente

LES LYONNAIS

Un film de **OLIVIER MARCHAL**

Avec

**GÉRARD LANVIN
TCHÉKY KARYO
DANIEL DUVAL
DIMITRI STOROGÉ
PATRICK CATALIFO
FRANÇOIS LEVANTAL
FRANCIS RENAUD
LIONNEL ASTIER
VALÉRIA CAVALLI**

SORTIE LE 30 NOVEMBRE 2011

Durée : 1h42

Site officiel : www.gaumont.fr
Site presse : www.gaumontpresse.fr

DISTRIBUTION / GAUMONT :
Carole Dourlent / Quentin Becker
30 av Charles de Gaulle
92200 Neuilly/Seine
Tél : 01.46.43.23.14 / 23.06

PRESSE :
Laurent Renard / Leslie Ricci
53 rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél : 01.40.22.64.64



SYNOPSIS

De sa jeunesse passée dans la misère d'un camp de gitanes, Edmond Vidal, dit Momon, a retenu le sens de la famille, une loyauté sans faille, et la fierté de ses origines. Il a surtout conservé l'amitié de Serge Suttel. L'ami d'enfance avec qui il a découvert la prison à cause d'un stupide vol de cerises. Avec lui, inexorablement il a plongé dans le Grand Banditisme, et connu l'apogée du GANG DES LYONNAIS, l'équipe qu'ils ont formée ensemble et qui a fait d'eux les plus célèbres braqueurs du début des années soixante dix. Leur irrésistible ascension prend fin en 1974, lors d'une arrestation spectaculaire. Aujourd'hui à l'approche de la soixantaine, Momon tente d'oublier cette période de sa vie. Sa rédemption, il l'a trouvée en se retirant des "affaires". En prenant soin de Janou, son épouse, qui a tant souffert à l'époque et de ses enfants et petits enfants, tous respectueux, devant cet homme aux valeurs simples et universelles, lucide et pétri d'humanité. A l'inverse de Serge Suttel, qui malgré le temps n'a rien renié de son itinéraire...



Entretien avec **OLIVIER MARCHAL**

Après trois “films de flics”, voici donc votre premier “film de voyous”. Mais en fait, LES LYONNAIS, c’est moins le récit des aventures du Gang des Lyonnais que l’histoire d’une amitié et du temps qui passe... C’est comme si vous aviez voulu vous appuyer sur un vrai gangster – Edmond Vidal, un des chefs du Gang des Lyonnais - pour donner plus de force, plus d’authenticité, plus de profondeur encore aux thèmes qui vous sont chers : la trahison par les siens, l’errance, le poids et les cicatrices du passé, la rédemption... Est-ce que ce mélange de vérité historique et de fiction était là dès le départ du projet ou est-il venu en cours de route ?

Un film est toujours un long processus de maturation qui passe par de nombreuses étapes. On explore des pistes puis d’autres, puis on revient aux premières... Que ce soit à l’écriture, au casting ou au tournage... Parfois, même, à l’arrivée, on a le sentiment lorsqu’on regarde en arrière tous les états qu’on a traversés que le résultat tient du miracle ! Après MR 73, je me suis lancé dans l’aventure de BRAQUO pour Canal +, et j’avais envie d’enchaîner ensuite avec quelque chose que je n’avais jamais fait : une comédie sentimentale ou un polar très trash. Comme tous les réalisateurs amateurs de polars et de films noirs, j’avais rêvé moi aussi de faire mon “film de gangsters” - j’avais même commencé à travailler il y a quelques années sur le Gang des Postiches avant d’y renoncer. Ce n’était donc plus d’actualité. Et puis, un jour, je croise Roger Knobelspiess qui me parle du livre qu’avait écrit Edmond Vidal et me raconte que Momon lui a dit que s’il devait y avoir un film de sa vie, il voulait que ce soit moi qui le réalise.

Vous le connaissiez ? Vous l’aviez déjà rencontré ?

Je le connaissais de réputation bien sûr mais je ne l’avais jamais rencontré. Quand j’étais

jeune flic au S.R.P.J. de Versailles, au tout début des années 80, mon premier patron était le commissaire Richard. Il était un de ceux qui, en 1974, avaient démantelé le Gang des Lyonnais. On en parlait beaucoup entre nous. C’étaient des figures du banditisme. Je me rappelle, j’allais dans les fichiers, je sortais leurs fiches anthropométriques. Je me souviens très bien du profil de Momon... Je n’ai jamais été spécialement fasciné par les voyous. Quand j’étais flic, je les regardais d’abord de loin et puis, ensuite, ils étaient dans nos bureaux pour qu’on les interroge. Mais Momon a toujours été un peu à part... C’était un voyou de la vieille école, qui croyait à la parole donnée, qui n’avait pas de sang sur les mains... Bref, je dis à Knobelspiess que Momon n’a qu’à m’envoyer son livre. C’est un livre qu’il a écrit à compte d’auteur pour sa famille, pour ses enfants et petits enfants. Pour laisser une trace. Pour leur dire la vérité. Pour mettre en avant l’importance de la rédemption. Je dévore le livre en trois heures. Il foisonne d’histoires et de personnages incroyables. Il fait la part belle à son enfance et s’arrête à son arrestation et à son procès. Je rappelle Knobelspiess pour lui dire que ça m’intéresse, mais que j’hésite, que j’ai besoin d’en savoir plus et donc de rencontrer Edmond. Momon monte à Paris, on dîne ensemble, on boit ensemble, on refait le monde ensemble... Mais pour faire un film sur sa vie, j’ai besoin de le connaître mieux. A partir de là, on se voit régulièrement, on dîne, on sort le soir et il me raconte des tas de choses. En toute confiance. A moi, l’ancien flic ! Il se lâche vraiment. Je l’ai même vu pleurer un soir à table lorsqu’il a évoqué l’exécution de Joan Chavez (que joue François Levantal). C’était son pote, c’était son mentor, il l’avait initié au braquage, et c’est lui qui l’a descendu ! C’est la première fois que je vois un voyou de sa trempe pleurer. Plus je fréquente Momon et plus j’ai envie qu’on arrive au bout de ce film, car ce n’est pas un type comme les autres. Il n’est pas comme la plupart des anciens gangsters

dans l'exubérance, dans la glorification de ses actes. Il est au contraire d'une grande humilité par rapport à ça. C'est l'anti Mesrine de ce point de vue-là. Il n'a pas de regrets mais je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas de remords... En même temps, très vite, je lui dis que je n'ai pas envie de faire un film d'époque, un film sur les années 70, d'autant que les MESRINE de Jean-François Richet viennent de sortir... Raconter son histoire et s'arrêter au procès ? Et puis après ? Cela ne me satisfait pas... Un soir, il me raconte que pour sauver un de leurs potes tombé à 65 ans ils avaient organisé son "arrachage" mais que ça ne s'est pas fait au dernier moment parce que le maton qui était leur complice a plongé pour une autre affaire. J'ai senti qu'on avait là notre sujet : un voyou, rangé des voitures, qui vit paisiblement sa vie de famille, est rattrapé par son passé...

Et il a accepté sans problème cette idée de la fiction ?

Oui, complètement.

Et Serge Suttel alors – l'ami de toujours pour lequel Vidal est prêt à tout risquer « au nom de l'amitié » existe-t-il ? A-t-il existé ?

Il n'a pas existé. Je l'ai inventé pour les besoins de la fiction, pour des raisons d'intérêt dramatique. D'ailleurs, je n'ai jamais fait autre chose puisque je me suis toujours inspiré de personnages ou d'événements réels pour fabriquer de la fiction. Disons que Suttel est la synthèse de trois ou quatre personnages qui, d'une manière ou d'une autre, ont croisé la vie de Momon. Je me suis aussi inspiré d'un type en cavale revenu, le soir de Noël !, pour buter le mari de sa fille qui la battait. L'idée du copain qui balance sous la torture, elle, est venue de source policière, d'histoires que m'a racontées Charles Pellegrini, le patron de l'OCRB – Charles Bastiani dans le film, que joue Olivier Rabourdin... J'ai dit à Momon qu'on allait être plutôt fidèle dans le récit historique – son enfance, le vol de cerises et la première condamnation, son histoire avec Janou, les actions des Lyonnais, leurs acquitances puis leurs affrontements avec le S.A.C, son arrestation, son procès... – mais que dans la partie contemporaine, on allait inventer la plupart des choses. Il nous a juste dit qu'il nous faisait confiance. Et il nous l'a prouvé. Il nous a

emmenés partout, dans les bars qu'il fréquente, dans les fêtes gitanes, on a vécu des moments extraordinaires, on a été dans des endroits de folie, on a été adoptés, il nous a présentés à tous ses copains, Christo (que joue Daniel Duval), Danny (que joue Lionnel Astier) et les autres, il nous a emmenés chez lui, avec Janou, avec son frère, Joseph, et sa femme...

En lui inventant un présent, vous en faisiez un personnage romanesque...

Parfois la fiction cerne aussi bien, voire mieux, l'essence d'un personnage que la réalité... Le Momon d'aujourd'hui est très proche du personnage que joue Gérard Lanvin. C'est un Gitan, il est comme ça, avec ces valeurs-là, la famille, l'amitié, la solidarité, il s'occupe de la communauté, des enfants des autres. Déjà, à l'époque où les flics le filaient, ils n'en revenaient pas : il venait à la crèche chercher ses gosses, il allait voir sa mère, il tenait la porte à sa femme... C'est un parrain dans le sens noble du terme... En tout cas, il nous a laissés entièrement libres d'inventer tout ce qu'on voulait. Comme j'allais tourner BRAQUO, Edgar Marie a commencé à travailler de son côté. Tel un journaliste, il a mené l'enquête, il est descendu à Lyon, a rencontré beaucoup de monde et, pendant un an, a énormément travaillé avant d'écrire une première version du script, une sorte de canevas. On est ensuite passés par des tas d'interrogation : un long film en deux parties très distinctes ? un film où les deux époques seraient mélangées, où chacune éclairerait l'autre ? On a beaucoup hésité avant de choisir la deuxième option mais toutes ces interrogations, toutes ces hésitations font partie du processus de création, de maturation... Idem pour le casting : on est passé par de nom-

breuses hypothèses jusqu'à trouver le casting idéal. Au fond, je suis convaincu que les films se font comme ils doivent se faire.

En mélangeant ainsi fiction et réalité, vous avez réussi à être à la fois dans la mythologie des films de gangsters et dans la démystification de cette mythologie, notamment de la «sacro-sainte amitié virile», et finalement à faire à la fois un film de gangsters et un film de flics...



Je ne voulais pas faire un simple film de voyous. Ne serait-ce que parce qu'une vie de voyou, ce n'est pas une vie ! Quand on parle avec Momon, on s'aperçoit vite que c'est cher payé. Il a quand même fait seize ans de prison et beaucoup de ses amis se sont faits enlever, torturer, charger à la chevroline. Je ne voulais pas du tout exalter les voyous mais au contraire montrer que cette «sacro-sainte amitié virile» n'est plus qu'une illusion... Je veux montrer que les voyous, ça finit allongés ou en taule. Momon et ses potes, ce sont des rescapés. Ce sont

vraiment des exceptions parmi leur génération. Et puis, il me touche tellement, Momon... Sa simplicité, sa générosité, son regard triste aussi... Il fallait trouver un équilibre. D'un côté, je voulais que ce soit un hommage à Momon qui est une légende du banditisme, et de l'autre, je ne voulais pas glorifier tout ça. Il n'y a, je crois, ni jugement ni exaltation mais, j'espère, beaucoup d'humanité... J'ai voulu faire un film de voyous humain avec de l'action et de l'émotion. Beaucoup d'émotion, du sang et des larmes. Et puis, le dernier mot revient quand même aux flics par le biais de Max Brauner, le personnage que joue Patrick Catalifo... Il a beau avoir beaucoup de respect pour Momon, c'est lui qui mène la danse.

Il y a un personnage qu'on ne voit pas beaucoup à l'écran mais dont le poids plane sur tout le film, c'est celui de Janou, la femme d'Edmond Vidal. Alors que vous faites plutôt "des films d'hommes", les femmes, même dans des petits rôles, sont toujours des personnages marquants. On se souvient d'Anne Parillaud dans GANGSTERS, de Valéria Golino dans 36, d'Olivia Bonamy et Catherine Marchal dans MR 73...

Parce que... la lumière vient des femmes ! Les hommes qui s'en sortent le mieux sont souvent ceux qui sont accompagnés, et bien accompagnés. Après, ça dure le temps que ça dure et la vie peut prendre un autre cours mais s'il y a eu une vraie rencontre, quelque chose d'essentiel a été construit... Et puis Janou, ce n'est pas n'importe qui. Entre Momon et elle, tout est dans la pudeur, dans les non dits. Un grand respect. Janou, c'est la femme grâce à laquelle Momon est encore là aujourd'hui. Elle a fait trente mois de prison pour lui, ils se sont mariés en taule, elle s'est tu pour lui, tout ça avec une grande noblesse et une discrétion totale. Elle aurait préféré d'ailleurs qu'on ne fasse pas le film, pour ne pas remuer de vieux fantômes, pour ne pas se retrouver à nouveau exposés... Valéria Cavalli – que j'ai rencontrée grâce à ma directrice de casting, Sylvie Brocheré - a très bien compris le personnage. Son mélange de dignité, de retenue et de détermination...

Qu'est-ce qui vous a fait penser à un moment donné que Gérard Lanvin était un





Edmond Vidal idéal ?

Déjà, c'est un acteur que j'aime beaucoup. Aussi bien dans les comédies légères que dans les films plus graves, d'EXTERIEUR NUIT au GOUT DES AUTRES, en passant par MON HOMME ou LE FILS PREFERE... Il y a chez lui une profondeur, une intensité dramatique, une émotion qu'on n'a pas souvent exploitées... Et puis, alors qu'on ne se connaissait pas vraiment, on est devenus vraiment très proches sur le tournage du FILS A JO. Très vite, j'ai su qu'il serait dans le film. Comme je vous l'ai dit, on est passé par plein de combinaisons possibles et puis, un jour, ça m'a paru évident qu'il fallait que ce soit lui qui soit Momon. En plus, il y a trente ans, il avait déjà joué Momon pour une série télé. C'était un joli signe du destin... Il y a chez lui quelque chose d'authentique, de viril, d'humain et d'émouvant. Quelque chose à la fois de solide et de blessé qui me touche...

Quel est, pour vous, son meilleur atout d'acteur ?

La discipline et l'écoute. Et son implication, totale et généreuse. Et aussi le plaisir qu'il a eu à jouer ce rôle-là. Il a pris du poids, il s'est fait lourd, il s'est composé un nouveau look... C'est un bosseur. J'aime son humilité derrière le personnage, sa grande capacité à la fois à se faire diriger et à inventer. On cherche ensemble, jamais dans l'affrontement, jamais dans l'énervement. Il est entièrement au service de son personnage et au service du film. En plus, c'est un bon vivant, grande gueule et de bonne humeur. Il aime faire la fête, il aime partager son plaisir avec les autres, il ne reste pas dans sa caravane en attendant que ça se passe. Il est fidèle, il est très respectueux de tous, acteurs et membres de l'équipe, et il était très respecté sur le tournage.

Il incarne assez bien lui-même les valeurs de son personnage...

Bien sûr. On s'en amusait même : sur le tournage, je l'appelais Lina Venturo ! Mais c'est vrai que son rôle à la Lino Ventura, il l'a maintenant – et ce n'est que justice. Je le trouve en plus tellement puissant dans la peau de Momon...

A quel moment les vrais personnages et leurs interprètes se sont-ils rencontrés ?

Momon et Gérard se connaissent de l'époque où il avait joué son rôle pour la télé, mais ils ne s'étaient pas vus depuis quasiment trente ans. C'était émouvant d'organiser leurs retrouvailles. Peu de temps avant le tournage, on avait organisé à Lyon sous un chapiteau une grande fête gitane où Momon avait invité tous ses potes et où j'ai fait venir toute l'équipe : c'est là que personnages et acteurs se sont rencontrés. Je les ai laissés se parler les uns aux autres. C'était comme un jeu de miroirs assez troublant, d'autant que certains acteurs incarnaient le même personnage à des âges différents...

Y avait-il sur le tournage des scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Sans doute celle de l'arrestation dans le camp des Gitans. C'était lourd, c'était une grosse organisation... J'avais 250 Gitans comme figurants, on était dans une carrière militaire où on avait certes tout aménagé mais il fallait tout maîtriser en même temps, l'avancée des flics, la panique dans le camp, l'arrestation... Pour une fois, j'avais fait un story-board au moins pour expliquer à tout le monde ce que je voulais, ce qui ne m'a pas empêché, comme toujours, de tout changer le moment venu !

Il y a une scène d'interrogatoire d'une violence étonnante, surtout venant de la part d'un ancien flic. Elle est proche de la torture...

Parce que ça s'est passé comme ça ! Pellegrini me l'a confirmé. C'étaient trois commissaires lyonnais qui menaient les interrogatoires, ils leur ont cassé les orteils à coups de marteau, ils leur ont fait subir le supplice de la baignoire et de l'entonnoir... C'était indispensable de montrer cette violence-là pour rendre compte de la violence de cet univers. Elle est réaliste, jamais complaisante.

Dans le film, vous vous attardez volontiers sur ces visages d'hommes marqués par la vie... De Gérard Lanvin à Daniel Duval, en passant par Tchéky Karyo, François Levantal, Lionnel Astier, Olivier Rabourdin, Etienne Chicot... Il s'en dégage une profonde mélancolie...

On ne se refait pas ! Ce qui me touche, ce sont les gens qui ont vécu, qui vivent, qui ont

eu leur comptant de peines et de cicatrices, qui n'échappent pas aux doutes, aux blessures, à la mélancolie justement, qui dégagent une vraie et profonde humanité... Autour de Gérard, tout s'est mis en place assez naturellement. Tchéky, je m'étais dit que je travaillerais avec lui un jour et le hasard a fait qu'il préparait un film dans les bureaux à côté du mien. En le revoyant, j'ai su qu'il était idéal pour faire le pendant de Gérard. Ils ont le même âge, ils ont débuté quasiment en même temps mais ils n'avaient jamais tourné ensemble. C'était excitant de provoquer leur rencontre à cet âge-là, à ce moment-là de leur carrière. C'est lui qui a eu l'idée, dans la scène finale, d'enlever ses lunettes. Brillant ! Les autres, ce sont des personnalités – avant d'être des acteurs - que j'aime, avec qui j'ai déjà travaillé ou avec lesquels j'avais envie de travailler...

Pour les interprètes des années 70, plus que la ressemblance, vous avez joué l'énergie, y compris dans la manière de filmer les jeunes Vidal, Suttel, Christo et Janou...

Très vite, j'ai compris qu'il était plus important de jouer de ce que dégageaient ces jeunes acteurs à l'écran que la ressemblance à tout prix, de miser sur leur talent et sur leur intensité. Le montage où l'on passe d'une époque à l'autre sans arrêt nous le permettait. Et puis, ces jeunes gens m'ont beaucoup aidé. Ils sont tous exceptionnels et alors qu'ils n'ont pas beaucoup de dialogues, ils imposent leur personnage, juste par leur présence, leur énergie, leur jeu. Dimitri Storoge, je l'avais repéré dans un téléfilm où il m'avait littéralement épaté et je m'étais dit qu'un jour je travaillerai avec lui... Pour les autres, on a beaucoup cherché, avec Sylvie Brocheré, on a rencontré beaucoup de jeunes acteurs avant de se décider pour Olivier Chantreau, Stéphane Caillard, Nicolas Gerout, Simon Astier, Florent Bigot de Nesles... Quant à la manière de les filmer, c'était mon parti pris de départ. Je voulais que les scènes contemporaines soient très classes, bien composées, avec de beaux plans séquence, filmées à la longue focale - elles répondent à mon goût pour un certain classicisme - et qu'au contraire, les scènes des années 70 soient un peu plus trash, pétaradantes, très vivantes, tournées le plus possible caméra

à l'épaule, et toujours le moins découpées possible pour ne pas s'installer... Je pense que ce sont les scènes pour lesquelles l'expérience de BRAQUO m'a le plus servi : c'était un tournage à l'arrache – on avait 12 jours pour faire un 52 mn ! – qui m'a obligé à être inventif.

La lumière des deux époques est également assez différente...

J'avais demandé à Denis Rouden de faire effectivement deux ambiances différentes mais je ne voulais pas non plus qu'il y ait une grande bascule entre les années 70 et aujourd'hui - juste un petit décalage. On a gardé une sorte de sépia pour l'enfance et pour le reste, les années 70 et aujourd'hui, je voulais un film très lumineux, très solaire. Sans doute en avais-je besoin après MR 73 !

En quoi vous complétez-vous bien avec Denis Rouden qui travaille avec vous depuis 36 ?

Je voulais qu'il fasse GANGSTERS mais il n'était pas libre... Il me connaît bien, il comprend très précisément ce que je veux, il travaille vite, il éclaire peu, n'a pas besoin de beaucoup de matériel, il anticipe toujours tout. Il sait donner aux images ce côté à la fois réaliste et stylisé, vrai et romanesque que j'aime au cinéma. Il fait un travail fantastique. Il est très attentif, très attentionné avec les acteurs. En plus, humainement, c'est une crème ! Il est comme moi, c'est un bon vivant, il aime les copains, il aime faire la fête, il sait travailler comme un fou tout en s'amusant. Et puis, pour moi, c'est comme un ange gardien qui sait me récupérer quand il m'arrive de péter un plomb ! C'est un type très humain...

Edmond Vidal est venu sur le tournage quasiment tous les jours. Sa présence

était-elle pour vous rassurante ? Stressante ?

Rassurante ! Je lui avais fait lire le scénario définitif, il savait donc qu'on avait pris sa vie comme



base d'une fiction, il l'avait accepté en me disant : « C'est ton film, c'est toi le patron », mais je voulais qu'il se sente à l'aise avec ça, je ne voulais pas qu'il se sente trahi d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que par une attitude ou un geste faux, une action déplacée

ou impossible. C'est moi qui lui ai proposé de venir sur le tournage. On ne pouvait pas rêver meilleur conseiller technique ! Ne serait-ce que pour les scènes de braquage, dont je voulais qu'elles soient très crédibles. Il a toujours été bienveillant à notre égard. Il a été d'une infinie générosité avec les acteurs, leur donnant beaucoup de son temps. Il était sur le plateau comme chez lui. Régulièrement, il invitait ses potes à passer. Certains jours, avec tous ces voyous sur le plateau, c'était assez folklorique !

Si vous deviez ne garder qu'un moment de toute l'aventure des Lyonnais...

Un, c'est trop dur... Le premier qui me vient à l'esprit, c'est le braquage du fourgon avec les DS. Sur le tournage, ce jour-là, il y avait comme un état de grâce. J'avais la pêche, j'allais à 300 à l'heure, j'avais le sentiment d'être inspiré, je trouvais beaux les plans qu'on tournait... ça, c'est pour le côté metteur en scène. Après, côté émotion, il y a eu des tas de moments forts... Quand on a tourné l'exécution de Chavez, Momon n'a pas supporté la scène, ses yeux se sont remplis de larmes, et il a quitté le plateau. Tout le monde était bouleversé... La grande fête gitane aussi avant le début du tournage, où tout le monde a fait connaissance... Et puis, bien sûr, le jour de la première projection du film quasiment terminé à Momon. Il n'avait vu que le petit montage de 25 mn que j'avais fait en milieu de tournage pour motiver l'équipe, pour leur montrer le travail qu'on avait déjà fait. Avant la projection, je n'avais pas d'appréhension particulière, les gens à qui on l'avait déjà montré avaient aimé, Harvey Weinstein l'avait vu, il était enthousiaste, il l'avait acheté pour le distribuer aux Etats Unis et parlait déjà de projets qu'il voulait me proposer, mais lorsque le noir s'est fait dans la salle, que le film a commencé, j'ai senti la tension monter. Je pensais rester 5mn et je suis resté toute la projection, debout, le cœur battant à toute allure et l'estomac noué car c'est à ce moment-là que j'ai réalisé ce que signifiait la présence de Momon dans la salle ! A la fin, quand la lumière s'est rallumée, j'ai vu qu'il avait les yeux pleins de larmes... Si je ne devais garder qu'un moment, ce serait assurément celui-là.



Entretien avec **GÉRARD LANVIN**

Avec LES LYONNAIS, c'est comme si vous boucliez une boucle puisque vous avez déjà interprété Edmond Vidal il y a trente ans pour la télévision, dans LA TRAQUE de Philippe Lefebvre...

Ce sont les clins d'œil du hasard ou... du destin ! A cette époque, au tout début des années 80, je jouais à LA COUR DES MIRACLES avec Martin Lamotte, et un soir, Philippe Lefebvre, que je ne connaissais pas, est venu me voir et alors que j'étais encore habillé en Petit Poucet, m'a dit qu'il allait faire un film pour la télé en deux épisodes sur le Gang des Lyonnais et qu'il voulait que je joue Momon Vidal ! Comme je n'étais pas familier de cette histoire, il me l'a racontée et, surtout, il m'a montré des photos. La première fois donc où j'ai vu Momon, c'est sur des photos de filature, des photos de flic ! On n'y voyait pas une grande figure du banditisme mais un homme normal dans des situations très banales : à la terrasse d'un bistrot, avec des potes autour d'une voiture en train de rire, avec ses enfants... C'était bien sûr pris d'assez loin et on ne voyait pas très bien son visage. J'ai donc joué Momon Vidal à ma manière, sans le connaître. Je me suis simplement laissé porter par ce que m'avaient inspiré ces photos, par ce que m'en avait dit Philippe Lefebvre : « Il n'est pas connu comme quelqu'un d'agressif mais comme quelqu'un d'efficace dans ce qu'il fait. Ce n'est pas non plus le voyou qui la ramène tout le temps, le flingue à la ceinture, il est au contraire très discret... » Un an plus tard, alors que je dînais aux Innocents, là où on allait tous - pas les mondains mais les traîneurs, Bohringer, Léotard, moi et les autres ! -, on me dit qu'un type veut me parler. Je n'étais pas très connu, j'ai donc été intrigué, j'y suis allé. Le type me reçoit à sa table, il avait dans les 35 ans - moi, j'en avais 30. Il me fait asseoir, me demande si je le reconnais, je lui dis non et là, il se présente : « Momon Vidal » ! ça m'a fait drôle... En général, quand on joue des voyous au cinéma, c'est de la fiction pure... Il me dit : « J'étais à la Centrale de Poissy, je m'occupais de la bibliothèque et j'ai dû aider un pote à installer des chaises dans un local pour qu'avec quelques camarades taulards, on puisse regarder ce film sur les Lyonnais vu par les policiers. Comme tu peux imaginer, j'étais très concentré sur le mec qui allait

me jouer. J'étais en Centrale, où on me prenait quand même pour un héros, alors j'attendais... Et j'ai vu ce que tu as fait. » D'être jugé par un voyou que vous venez de jouer et qui se retrouve dans ce que vous avez donné sans vraiment le connaître, c'est la plus belle reconnaissance de mon travail que je pouvais souhaiter. De cette rencontre est née une véritable amitié. J'ai fait la connaissance de Janou aussi qui devait avoir trente ans... On s'est beaucoup fréquentés. Notre amitié était très forte, notre respect aussi mais à un moment j'ai senti qu'il fallait que je rompe les ponts avec Momon : on ne fonctionnait pas dans les mêmes histoires, dans le même univers... Je n'allais pas m'amuser à me prendre pour ce que je ne suis pas ! On s'est oubliés d'une certaine manière et puis les hasards de la vie...

Comment se sont passées vos retrouvailles ?

Un jour, Philippe Guillard, avec qui je suis très copain depuis longtemps, me propose de jouer dans son premier film, LE FILS A JO avec Olivier Marchal. On loue une maison tous ensemble. Avec Olivier, que je connaissais à peine, on se retrouve à boire des coups, à manger, à être près l'un de l'autre, et, à l'arrivée, on devient très amis. J'aime énormément Olivier comme homme et j'ai un profond respect pour le travail qu'il fait - en plus, il a une qualité d'écriture qui me rend jaloux ! Olivier m'annonce alors qu'il prépare un film sur le Gang des Lyonnais et sur Momon Vidal. Je lui dis que je le connais bien et que, la prochaine fois qu'il le verra, il lui donne le bonjour de ma part. Pendant les jours de repos, il écrit son histoire. Moi, je ne suis pas du genre à forcer les choses, et je n'en dis pas plus. Il me tient cependant régulièrement au courant de l'avancée de son projet jusqu'au jour où il me dit qu'il y a dans son film un rôle suffisamment intéressant pour me mettre à l'épreuve là-dessus. Celui du flic, qu'a magnifiquement joué Patrick Catalifo. Je suis enchanté qu'il me propose un rôle dans son film et en même temps... je ne peux m'empêcher de penser que c'est dommage de jouer celui qui court après Vidal alors que je me suis fait courir après dans la peau de Vidal trente ans auparavant ! Bien sûr, je garde ça pour moi et suis ravi de faire partie de l'aventure. Un soir,

comme je suis à Paris, Olivier qui doit dîner avec Momon m'invite à les rejoindre. « Ce serait bien que tu revoies Momon... » Et c'est là, après ce dîner, sur le trottoir devant le restaurant, qu'il me dit : « Finalement, c'est toi qui va le faire. » Il y a eu pour eux deux alors comme une évidence. Momon était très heureux de savoir qu'on allait remettre le couvert ensemble. Moi aussi, c'est rien de le dire !

Qu'est-ce qui vous a frappé quand, trente ans après, vous avez revu Edmond Vidal ?

Bien sûr, il a changé – et moi aussi ! Pourtant, j'ai retrouvé le même, exactement comme Christo, exactement comme Janou... La vie nous change mais dans le mental, dans le rapport à l'autre, certaines personnes restent les mêmes, propres avec leur parcours, leurs histoires, leurs souvenirs, leur sentimentalité. Dans l'œil de Momon, il y a toujours ce même respect, cette même amitié, ce même désir d'être à nouveau en contact... Le challenge alors, c'est de dire : « Je vais te rejouer trente ans après, j'espère que je vais réussir de la même manière à te convaincre que ce n'est pas un voyou de cinéma que je vais faire mais un voyou qui a des choses à dire, à ressentir, à montrer... » Pas un héros un peu trouble mais un homme blessé, fatigué, qui s'accroche à certaines valeurs et porte le poids d'un fardeau assez lourd. Surtout pas quelqu'un qui, lorsqu'on sort du film, vous donne envie de devenir un voyou. Et c'est en ça, je trouve, que le film d'Olivier est réussi. On y voit un voyou fracturé, scellé, entamé. Un voyou coincé dans une parole donnée, dans des règles à tenir, dans un comportement idéalisé alors qu'il évolue dans un système violent, dur et sans concession. Je n'idéalise pas ce voyou, je le défends à ma manière tel qu'il est écrit. En même temps, on aurait tellement envie que le monde soit parfois comme ça : « Je t'ai donné ma parole, je la tiens. Tu m'as rendu service, je te rends service, ne me trahis jamais... »

C'est ce qui est beau et fort dans le film d'Olivier Marchal : il nourrit la mythologie et en

même temps la démystifie...

Quand on rencontre Momon et ses copains, on voit bien qu'ils vivent avec des valeurs qu'ils idéalisent mais il y a aussi de la tristesse dans leurs yeux. Ce sont des vies où il y a eu beaucoup de peine, beaucoup de chagrin... On a tourné une séquence dans la prison Saint Paul, à Lyon, qui est aujourd'hui désaffectée. Un pote de Momon qui était sur le tournage cherchait la cellule où il avait passé huit ans... Quand il me l'a montrée, quand il m'a raconté qu'ils étaient trois là-dedans avec un chiotte au milieu, je me suis demandé comment ils avaient fait pour vivre là. Nous, on ne peut pas l'imaginer. Eux non plus d'ailleurs... avant d'y aller ! Après, ça a été leur vie... A voir cette prison, on pouvait croire qu'elle était fermée depuis vingt ans, elle ne l'était que depuis huit mois ! D'imaginer que des hommes aient pu vivre dans un endroit pareil, on se dit que l'addition à payer pour les voyous est lourde, très lourde ! Ces rôles-là sont des rôles qui vous remettent l'esprit bien en place, qui vous font abandonner vos fantasmes... Il y a des parcours qui sont très complexes et qu'il faut savoir à la fois assumer et dépasser. C'est pour ça que j'aime Momon, c'est pour ça que j'ai, humainement, de l'estime pour

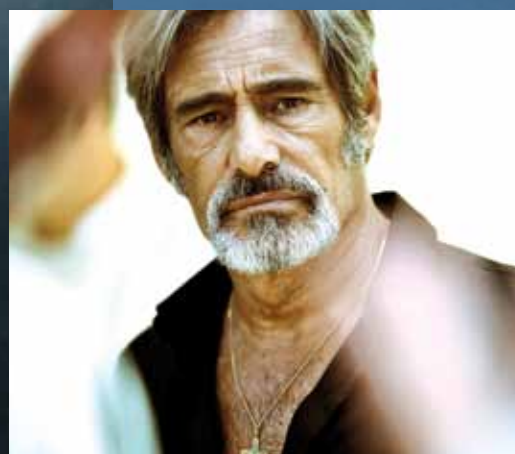


lui. Je n'idéalise pas du tout ce qu'il a fait, ni ce système et la manière dont ces types se comportent. Je suis juste là pour essayer de montrer qu'il n'est pas comme les autres, qu'il n'est pas comme ces voyous qui font si peur aujourd'hui, qui tuent n'importe qui n'importe comment, qui ont une façon

particulièrement ignoble de se comporter...

De le connaître cette fois avant de l'incarner a-t-il changé votre manière de travailler ?

Pas du tout, j'ai pris les mêmes patins que la première fois. D'autant que ma partie à moi, c'est tout ce qui est fiction. Il fallait à la fois rendre l'essence du vrai personnage et jouer une histoire inventée,



c'était ça le défi... Je n'ai pas eu l'indécatesse d'aller le visiter dans sa vie pour lui poser des questions, lui demander des précisions. C'est de la fiction, c'est écrit, il y a une analyse de texte à faire comme à l'école. On sait pourquoi Paul tient à Jean et comment Jean a trahi Paul...

Une phrase du script m'a beaucoup inspiré : « J'ai promis à Janou de ne plus bouger l'oreille ». Tout Momon est dans ces mots. Il est entre cette parole donnée à sa femme qui a fait 30 mois de placard pour lui et qui n'a pas du tout envie d'y retourner, une femme extrêmement amoureuse, forte, et la parole donnée à son ami de toujours dont il dit qu'il ferait la même chose pour lui. Il va donc être obligé de trahir sa parole soit d'un côté, soit de l'autre...

De quelle manière ?

J'ai eu le temps de me préparer parce que d'abord

Olivier Marchal prépare bien ses films – ce qui n'est pas aussi courant qu'on pourrait le penser ! - et puis qu'il est très exigeant et rigoureux. Pendant cinq mois, avec Olive et son équipe, on a fait un gros travail de préparation en amont. Déjà, on m'a cherché une tête pour faire oublier un peu la mienne. Pour imposer le Momon de cinéma, il fallait faire un peu oublier Gérard Lanvin. Il m'a dit : « Ce mec, c'est un Gitan, c'est un patron, je veux un type qui en a pris plein la gueule, il a fait du placard, je veux qu'il soit un peu lourd, un peu épais, je veux qu'on lui trouve une gueule avec de l'énergie mais une énergie fatiguée... » Olivier voulait que ce personnage ait les cheveux blancs, qu'il ait du ventre... Momon a cinq ans de plus que moi, il a fait seize ans de prison, il y a de la lassitude chez lui. C'est là-dessus que j'ai joué, sur le débit de la voix, sur l'allure, sur la démarche...

C'est vous qui avez eu l'idée de vous laisser pousser la barbe ?

Non, c'est une astuce de Gérald, le coiffeur. Avec des procédés qui sont très au point maintenant dans le cinéma, il m'a fait les cheveux blancs et m'a demandé de me laisser pousser ma barbe qui est plutôt grise. Du coup, ça noyait le poisson, ça n'attirait pas l'attention sur la couleur de mes cheveux. On ne voyait plus le détail mais l'ensemble... On ne dira jamais assez à quel point ça facilite notre travail à nous, acteurs, d'avoir affaire à des coiffeurs, des maquilleurs, des costumiers talentueux qui sont de vrais « performers ». Quand j'ai vu le travail que Gérald et Pascale avaient fait sur les jeunes, sur Dimitri et les autres, c'était facile de se laisser glisser dans leur talent, de se laisser aller entre leurs mains... Olivier voulait qu'il n'y ait aucun doute, que quand on me verrait à l'image, on se dise : « C'est bien un type de leur camp ». Moi, je n'ai aucune difficulté à être de leur camp. Mon grand père était forain, moi, j'ai fait les marchés et quand je travaille, je vis dans mon camion, je suis donc sur le mode gitan... Avec eux, je suis chez moi. Le plan de travail a fait que j'ai assisté aux premiers jours du tournage comme spectateur, puisqu'ils ont commencé par les années 70. J'étais à côté de Momon, à côté de Christo, je regardais les mêmes, je regardais le tournage. J'étais simplement avec Momon et bizarrement je n'avais pas besoin de l'observer pour savoir comment l'interpréter. On ne me demandait pas de copier la réalité mais d'inventer un personnage à partir de ce qui était écrit. Ce n'est pas du vécu mais du cinéma. Il faut le faire avec sa vibration, avec le talent du partenaire, attendre « Moteur ! Action ! » et y aller...



Qu'Edmond Vidal soit sur le plateau à vous regarder le jouer, ce n'était pas trop intimidant ?

Non, vu les rapports qu'on a, c'était au contraire rassurant. D'ailleurs, cela aurait été finalement décevant s'il avait attendu la fin du film pour voir ce que ça donnait. Je crois que c'était fondamentalement important pour lui de revivre tout ça.

Quel était votre sentiment en regardant Dimitri Storage jouer le même personnage que vous mais jeune ?

Il est incroyable ! Toute la bande de jeunes gens d'ailleurs est magique. Ils n'ont pas beaucoup de dialogues mais ils ont une belle énergie et surtout une sacrée présence ! Ces mômes donnent une crédibilité terrible au gangstérisme de ces années-là. C'est aussi en cela, en plus de son talent, de sa puissance de travail et de son exigence, qu'Olivier est un grand metteur en scène : il ne se trompe pas dans ses castings. C'est avec les jeunes qu'il a commencé le film et quand au bout d'un mois et demi, on est arrivés avec Patrick Catalifo pour jouer notre première scène, celle dans le commissariat, vous imaginez la pression ! Ils étaient installés dans la vérité des moments d'avant, dans ce que Momon, Christo et les autres avaient vécu, avec les conseils qu'ils leur donnaient : « Quand on braquait, on faisait plutôt ça... », ils venaient de vivre un mois et demi ensemble et nous, on arrivait pour une histoire qui n'était pas vraie ! On avait intérêt à les convaincre tout de suite ! On s'est lancés et très vite, on a senti qu'on était sur la bonne piste tous les deux. C'est ce que je dis toujours, si votre partenaire est bon, plus de la moitié du travail est fait. Quand on a un partenaire aussi magnifique que Patrick, quand on a des partenaires comme ceux qu'Olivier m'a donnés sur ce film, la vibration ne peut être que bonne.

C'est la première fois que vous jouez avec Tchéky Karyo, Daniel Duval...

Tchéky, Daniel, je les connais depuis trente cinq ans et jamais le cinéma ne nous avait réunis ! Il faut attendre longtemps parfois pour se payer ce luxe de jouer ensemble, de montrer nos gueules ensemble, des gueules qui portent les marques du temps, de nos joies et de nos souffrances aussi... Avec Etienne Chicot aussi, que j'avais déjà croisé, on a tous eu des parcours atypiques, on n'est pas forcément des gens faciles, on a des caractères particuliers qui s'accommodent mal d'un cinéma à l'eau de rose, mais nous, on s'aime beaucoup, on sait qu'on n'est pas comme on pourrait le croire, comme on a pu le dire, des méchants ou des énervés, mais des gentils ! Merci Olivier de nous

avoir réunis. En plus, il y a comme une exactitude de nous rencontrer sur ce film-là. Avec ces rôles-là, sur ces valeurs-là... Entre nous tous, il y avait comme une évidence. Même avec cette actrice formidable qu'il a trouvée pour jouer Janou et que je ne connaissais pas, Valeria Cavalli... Pour moi, c'est indispensable de pouvoir jouer avec son partenaire. Il n'y a pas de meilleure vibration que celle qu'il vous donne. Si je montais un cours de théâtre, il durerait deux minutes, juste le temps de dire : « Soyez très attentif à votre partenaire parce que c'est ça qui va vous donner l'impulsion. »

Y avait-il une scène que vous appréhendiez particulièrement ?

Celle où j'enterre mon chien après qu'ils l'aient égorgé. Son chien pour Momon, c'est comme sa famille. Momon, c'est un homme dont la sentimentalité ne s'exprime pas. Il fonctionne avec des règles et des principes. Qu'on ait pu faire ça à son chien, c'est une horreur totale. C'est bien la preuve que dans le système où il évolue, il n'y a aucune pitié. Il est très choqué, très entamé par ça. C'est la preuve qu'ils sont prêts à tout et qu'ils vont maintenant s'attaquer à ses proches, à sa femme, à ses enfants. C'est le pire moment dans sa vie, donc comment on vit ça, comment on joue ça ? Déjà pour découvrir l'horreur sans sur-jouer ? Et ensuite pour être bouleversé en mettant dans un trou un chien... empaillé ? ! Dieu merci, il y a eu ce jour-là une pluie démentielle... ça m'a aidé même si, à la fin de la journée, ce chien empaillé plein de flotte pesait 200 kg !

Quel est, selon vous, le meilleur atout d'Olivier Marchal comme metteur en scène ?

Sa sensibilité, sa rigueur. C'est quelqu'un qui ne se donne pas le choix, il y va et il veut obtenir le meilleur de vous avec beaucoup d'amitié, d'affection, de respect et d'intelligence. Sur le plateau, il est à la fois très enthousiaste et très concentré. Et très exigeant aussi. Mais son exigence n'est pas celle d'un casse-couilles, elle est faite d'un amour absolu du cinéma. C'est un patron magnifique, «un patron comme on aimerait en voir plus souvent», comme auraient dit Les Nuls, un patron avec qui je suis prêt à retravailler demain et après-demain...

Pensez-vous que, pour un film comme LES LYONNAIS, le fait qu'il ait été flic change quelque chose à son regard ?

Son boulot de flic, Olivier l'a fait avec son cœur, avec son âme, avec son désespoir. Ça lui est resté sur le visage comme un prénom gravé sur une gourmette. Il a été marqué à jamais par ce qu'il a découvert de la nature humaine en étant flic. Il



trimballe tout ça avec lui, pour toujours. Il est très drôle, il aime rire, il aime la vie, il aime la bouffe, il aime tout - sauf que quand il arrive, on voit transpirer ce mal être, tout ce qu'il a observé, toutes ses frayeurs. Il connaît le monde dans lequel on vit de l'intérieur on pourrait dire grâce à sa carte de police. Il ne recule pas devant la violence parce qu'elle est inhérente au monde qu'il dépeint, mais, jamais, il n'en fait un spectacle. Alors, oui, ça l'a profondément aidé à avoir un point de vue, d'avoir été flic, d'avoir été sur le terrain. Aujourd'hui, même si ce ne sera pas toujours le cas, puisqu'il va prochainement s'attaquer à un film d'époque (LE MONTESPAN, d'après Jean Teulé), il n'hésite pas à s'en servir pour montrer à l'écran la véritable histoire des hommes dont il raconte le parcours, pour réaliser des films qui parlent des hommes et de leur vie, de leurs violences, de leurs humeurs et de la déception qu'on peut avoir parfois devant autant de dureté...

Vous étiez assis à côté d'Edmond Vidal lorsqu'il a découvert le film...

C'est un moment que, forcément, j'appréhendais. Il était venu tous les jours sur le tournage, il m'avait vu en Momon Vidal de cinéma, notre amitié était évidemment au rendez-vous à chaque fois, on a mangé ensemble, on a presque vécu ensemble. Il n'empêche qu'après, il fallait lui montrer le résultat de cette vie intense qu'on a tous partagée pendant quatorze semaines, il fallait savoir sa réaction d'homme devant un film qui peut lui faire honte ou pas, qui peut lui poser des problèmes ou pas, qui peut le perturber, le mettre en danger ou pas... ça a beau être en partie de la fiction, ça le met quand même lui aux premières loges puisque c'est sa vie qui a déclenché chez Olivier l'envie de raconter cette histoire-là... Pendant la projection, il était à côté de moi. Je le connais bien, je l'entendais renifler à certains moments, sur les flashbacks de sa vie mais aussi sur notre aventure à nous - Tchéky, Daniel, Lionnel Astier et moi... Il m'a même dit : « J'ai besoin de le revoir pour faire la différence entre le vrai et le faux... » Quand la projection s'est terminée, il avait les yeux pleins de larmes, il m'a pris la main, il me l'a serrée très fort et s'est penché à mon oreille et m'a dit merci. C'est pour moi la plus grande des satisfactions, le reste après, ça ne pèse pas bien lourd au regard de ce moment...

Si, en plus de ce moment, vous deviez en garder un autre de toute l'aventure des Lyonnais, ce serait lequel ?

Le jour où, avant le début du tournage, on s'est



tous retrouvés pour une grande fête gitane que Momon avait organisée. Tous les acteurs étaient là et tous les vrais personnages qu'on allait jouer aussi ! Plus les gitans, plus la musique, plus ce stress qui vous habite tout d'un coup. Rien n'est commencé, il n'y a qu'une vibration et vous vous dites : « Il faut y aller maintenant ! » Il y avait beaucoup de monde, près de mille. Une communauté entière dont Momon est le chef. Des Gitans qui venaient de Sète, d'Arles, de Marseille, de tous les coins, qui sont là derrière quelqu'un qu'ils estiment, qu'ils suivent et c'est vous qui allez incarner ce patron ! Vous regardez Momon leur parler et vous vous dites : « Pourvu que je ne le loupe pas ! ». C'est ça le plus dur. Après, quand les camions arrivent, qu'on installe les projecteurs, c'est notre métier, c'est notre travail, c'est notre plaisir, il n'y a plus de stress....



Entretien avec **TCHÉKY KARYO**

Quelle a été votre réaction quand Olivier Marchal vous a proposé le rôle de Serge Suttel ?

Il est venu chez moi me parler du film. Il m'a fait lire le scénario, j'ai beaucoup aimé l'histoire, ce mélange de vérité et de fiction, le fait que la partie inventée ait à voir avec des personnages qui sont toujours là...

Comment définiriez-vous Serge Suttel ?

Comme quelqu'un qui a été pris dans les filets, qui n'a pas réussi à sortir du mouvement dans lequel il a été embarqué. A partir du moment où il accepte de toucher à la drogue, il a mis le doigt dans un engrenage dont il aura du mal à sortir. C'est un homme plein de mystères, de silences, on sent bien qu'il trimbale des valises qui sont un peu lourdes - et ça, c'est toujours intéressant à jouer.

Avez-vous rencontré les personnages dont Serge Suttel est inspiré ?

Non. En plus, je n'ai pas pu être là à cette grande fête sous le chapiteau où il y avait tout le monde... Si bien que j'ai fait confiance à l'histoire, que je me suis laissé porter par le scénario. Par les situations les unes après les autres. Et puis par cette amitié qu'il fallait tendre entre Gérard et moi. C'était ça le plus excitant. J'aime beaucoup les scènes avec lui. Quand Momon et Suttel sont assis l'un à côté de l'autre, qu'ils ont du mal se parler, tout ce qui se passe dans les silences, tout ce qui se faufile entre les mots... J'aime bien l'économie qu'il y a dans cette scène, la manière dont on se parle... C'était vraiment un plaisir de jouer ensemble. Ce qui est amusant, c'est que Gérard est un peu plus âgé que moi, qu'il a débuté un peu avant moi, et qu'on a traversé tout le cinéma de ces trente dernières années sans jamais pourtant jouer ensemble. En même temps, j'ai l'impression que, quand on est assis là tous les deux, notre amitié est tout de suite crédible. Avec

les autres Lyonnais aussi d'ailleurs. J'ai beaucoup aimé toute cette équipe : Gérard, Duval, Astier... Avec Gérard, ça s'est passé très simplement. Il m'a proposé d'habiter la maison qu'il avait louée pour lui et ses copains, j'ai saisi la balle au bond. C'était une très belle manière de faire enfin connaissance.

Quel type de partenaire est-il ?

C'est un bosseur. Il réfléchit sur les répliques, il se pose des questions sur ce que ça veut dire, sur comment le jouer... Il cherche à toucher quelque chose de réel, il cherche une vraie économie... C'est excitant...

Qu'est-ce qui, selon vous, caractérise votre personnage et celui que joue Gérard Lanvin ?

Une force de vie, une belle énergie, une façon d'être sensuel avec la vie... Quand on voit Momon, quand on voit Jean-Pierre l'Arménien ou les autres autour, c'est flagrant. En plus, c'est aussi toute une époque qu'ils trimballent avec eux... Une façon d'être, de penser... On voit bien que c'est ça aussi qui touche Olivier. En se concentrant sur cette histoire d'amitié et de trahison, plus même sans doute que ce qu'il pensait au départ, il est retombé sur ce qui l'émeut profondément.

Où et comment avez-vous rencontré Edmond Vidal pour la première fois ?

Sur le tournage. Ce qui est étonnant chez les types comme lui, c'est le respect qu'ils ont par rapport au travail qu'on a fait, nous autres acteurs, sur la durée. Ils connaissent les films, ils vous parlent de NIKITA et DOBERMAN, ils sont sensibles à l'expression cinématographique... Quand on rencontre Momon, on est frappé par sa tranquillité, son calme ou plus exactement par son acuité. Son regard est très vif, très attentif. Rien ne lui échappe et, en même temps, il a une belle discrétion qui est presque touchante. On le sentait aussi très ému de voir son histoire



racontée même s'il ne le manifestait pas vraiment. Il m'a quand même parlé du déclin qu'ils ont eus lorsqu'ils ont voulu se séparer du sac et que les autres ont cherché à les descendre. « Là, c'étaient eux ou nous ! » A la fin du tournage, il m'a offert son livre. J'ai été bluffé par ce qu'il raconte, par l'intelligence qu'il déploie pour les casses ! Il fait des repérages qui durent trois semaines, il escalade la poste de Strasbourg, il entre par la fenêtre, il repère les couloirs, il ressort, il s'en va sans rien faire - juste pour vérifier que tout va bien se passer. C'est aussi pour ça qu'à un moment, ils se disent : « Et pourquoi on ne ferait pas ça pour notre compte ? ». On assiste à une vocation qui se révèle ! Et puis après, bien sûr, et c'est ça la force du livre, tout ce que ça a comme conséquences sur leur vie... Cette folie qui s'installe, cette adrénaline qui les submerge, la femme et la famille qui sont aussi arrêtées...

Pour les années 70, votre personnage est joué également par un jeune acteur, Olivier Chantreau...

J'ai aimé cette idée-là. Comme ils ont commencé avant nous, j'ai regardé ce qu'Olivier

nus des hommes ensemble...

Y avait-il une scène que vous appréhendiez particulièrement ?

Celle où je sors de la caravane, que je dis à toute la bande de jeunes voyous de se casser et que je descends le copain de ma fille. Momon et ses copains étaient sur le tournage et je me disais : « Il va falloir que j'assure devant eux ! » Et puis, tout s'est bien passé. Finalement, ça m'a amusé de faire ça devant eux. J'étais même fier qu'ils aient l'air d'y croire ! Pour le reste, il fallait surtout travailler la fluidité des dialogues, essayer de ne pas jouer, tout en ayant une pensée juste...

Comment définiriez-vous Olivier Marchal comme metteur en scène ?

Il est précis et exigeant dans la direction d'acteur. Il est sur l'instant, sur le sentiment de vérité. Il vous pousse toujours à aller plus loin dans l'intériorisation. Comme il est acteur lui-même, il comprend tout de suite l'état dans lequel on est, où on en est et ce qu'il faut faire pour avancer... On a tout de suite été sur la même longueur d'ondes sans avoir besoin de beaucoup se parler. Le

meilleur atout d'Olivier, c'est l'empathie qu'il sait créer sur le plateau. C'est immédiat, instinctif. Et comme c'est un bon vivant, l'ambiance est à la fois très concentrée et très ludique.

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure...

Ce n'est pas évident... Le moment où je sors de la caravane pour chasser les jeunes voyous ! D'ailleurs, c'est intéressant cette confrontation de générations... Mais aussi les soirées qu'on passait ensemble. L'empathie était telle sur le plateau qu'il y avait comme une osmose entre la journée de travail et le soir...

Et puis enfin, le concert que j'ai donné avec mon groupe à la fête de fin de film. C'est d'ailleurs après ce concert que Momon m'a donné et dédié son livre. C'était drôle : en plus de l'équipe, il devait y avoir trois cents policiers et trois cents voyous, je n'avais jamais eu un tel public !



avait fait avant de tourner. J'ai été séduit par sa fragilité, son côté à fleur de peau, presque sa blessure déjà... Sans beaucoup de dialogues, ils imposent tous une vraie présence, ils donnent chair à cette amitié qui a quand même été le ciment du gang. Une amitié d'enfants, puis d'adolescents qui sont deve-

A close-up portrait of actor Patrick Catalifo. He has dark, slightly messy hair and is looking directly at the camera with a serious expression. He is wearing a white button-down shirt under a dark grey jacket. The background is a soft-focus outdoor scene with greenery and a building.

Entretien avec **PATRICK CATALIFO**

Comment vous êtes-vous retrouvé impliqué sur LES LYONNAIS ?

C'est Olivier qui m'a appelé un matin en mars 2010. Il y avait tellement longtemps qu'on ne s'était pas vu ni parlé que j'ai cru que c'était un de mes amis qui se faisait passer pour lui et me faisait une blague ! Avec Olivier, on s'était ratés pour son premier film, GANGSTERS. Il m'avait proposé un rôle assez important mais il y avait eu des problèmes avec les producteurs qui me trouvaient soit trop beau, soit pas assez méchant. Olivier avait voulu m'imposer grâce à plusieurs essais, en vain. Mais il m'avait dit : « Si ce film-là marche et que je peux en faire d'autres, je t'appellerai. » Dix ans sont passés et... il m'a appelé ! Ce matin-là, il m'a dit : « Je vais tourner LES LYONNAIS, j'ai un rôle pour toi et si ça te plaît, j'aimerais bien que tu le fasses ». J'ai lu le scénario qui était très bien écrit et, bien sûr, j'ai dit oui. Il arrive parfois que les choses soient simples dans le cinéma !

Vous souvenez-vous de ce qu'il vous a dit du personnage ?

Il m'a simplement dit que Max Brauner était un flic qu'il avait inventé pour les besoins du scénario puisqu'il intervient, lui, dans la partie où presque tout est de la fiction. Partant de l'histoire vraie d'Edmond Vidal, Olivier a en effet imaginé une partie contemporaine pour explorer des thèmes qui lui tiennent à cœur, pour montrer ce qu'était véritablement ce fameux code d'honneur et de la parole donnée en poussant jusqu'au bout les relations de ces deux voyous. Ce flic est comme un révélateur entre eux deux. Il va se servir d'eux pour ses propres intérêts.

Qu'est-ce qui vous touche le plus chez Brauner ?

Il ne me touche pas, il m'amuse ! Il m'amuse par son côté donnant-donnant : « Je te laisse faire ça, tu me donnes ça et de toute manière, t'es obligé de me le donner parce que je finirai par t'avoir... » Olivier m'a dit qu'un tel échange serait impossible aujourd'hui, surtout avec la

nouvelle génération de voyous. « Il n'y a plus de parole, il n'y a plus rien, ils sont trop allumés ». Mais à l'époque du Gang des Lyonnais, les flics pouvaient faire ce genre de marché avec les caïds. C'est un personnage qui était amusant à jouer. Je n'ai pas fait de cinéma depuis longtemps – je fais surtout du théâtre – et en refaire avec un personnage pareil, avec Olivier et entouré de bons acteurs, je ne pouvais pas souhaiter mieux...

Quel type de partenaire est Gérard Lanvin ?

Super ! On a commencé notre premier jour de tournage par la scène de discussion dans mon bureau. On l'a refaite trois ou quatre fois et très vite, on a vu qu'on était sur la même longueur d'ondes, dans la bonne direction. C'est un bosseur, et il est très amical. C'était un plaisir de jouer ces scènes-là avec lui parce que c'était un véritable échange.

Momon Vidal était présent sur le tournage, mais y avait-il aussi des policiers sur le plateau ?

Oui, il y avait de tout. Des flics et des voyous ! Des flics passaient, des types de la BAC, des régionaux... Certains jours, selon les flics qui étaient là, Momon ne venait pas. C'était drôle. Il y en a qu'il ne voulait pas voir. Et quand il savait qu'il n'y aurait pas de flics, il faisait venir des copains à lui qui, comme des vieux devant une partie de pétanque, s'asseyaient sur des bancs pour nous regarder jouer. Momon a été présent quasiment à toutes mes scènes. Il voulait voir si le flic que je jouais était crédible.

Était-ce stressant pour vous qu'il soit là pendant ces scènes ?

Pas du tout, surtout qu'on était dans de la fiction. En plus, le flic, je l'ai joué simple, modeste. Je ne voulais pas faire les pieds au mur. Ce qui était intéressant était ce qui se passait entre ces deux personnages. Ce rapport de force à fleurets mouchetés, ces non-dits, ces phrases



à double sens, cette entente tacite... En fait, je trouvais plutôt marrant que Momon soit là. Quand après, il m'a dit que le flic que j'avais joué était bien, je ne l'ai pas pris comme un compliment



mais je me suis simplement dit que si lui y croyait, les autres y croiraient... Il était quand même le moins évident à convaincre.

Qu'est-ce qui vous a frappé quand vous l'avez rencontré ?

On dirait un papy qui va faire une partie de pétanque ou un habitué d'un bar du 17ème arrondissement. On vous dit : « C'est Momon Vidal, le chef des Lyonnais » et vous le voyez arriver la chemise rouge, les cheveux gris, et un grand sourire... Un grand-père très gentil ! On n' imagine pas une seconde le passé qu'il a eu. Bien sûr, quand vous avez lu son livre, vous savez qui il est, d'où il vient et ce qu'il a fait mais ça ne se devine pas... En même temps, comme il dit, il n'a jamais tué d'innocents. Il ne parle pas trop de cette époque-là parce que pour lui, ce sont tout sauf des faits de gloire. C'est juste sa vie... En fait, il est plutôt curieux des autres, il écoute les gens, il demande : « Et c'est comment ton métier d'acteur ? » On a aussi beaucoup parlé de mon fils qui est joueur de foot... Il m'a quand même dit qu'en voyant certaines scènes du film, notamment les deux ou trois braquos, ça l'avait un peu démangé d'être avec eux !

Comment définiriez-vous Olivier Marchal comme metteur en scène ?

Son premier atout, c'est de savoir de quoi il parle, et donc d'être très précis dans ce qu'il veut. Ce qui ne l'empêche pas – au contraire, même, c'est une manière d'être au centre pour mieux maîtriser l'ensemble – d'être débonnaire, bon vivant, déconneur... Dernièrement, une amie me demandait quels étaient mes critères d'un bon film. Un bon film, pour moi, c'est un film où on est accroché du début à la fin parce qu'on sent que la personne derrière la caméra s'est mise au service de son sujet, sans vouloir épater ou époustoufler les gens, et a essayé avec honnêteté, émotion et intelligence de raconter ce qu'elle voulait raconter. Le film d'Olivier entre tout à fait dans cette

définition. Olivier fait partie de ces metteurs en scène qui mettent toute leur âme, toutes leurs tripes, à chaque plan, qui traitent les acteurs comme des instruments, dans le beau sens du terme, pour servir au mieux leur propos. Il n'y a pas d'esbroufe, pas de sur-jeu. En plus, il dirige bien. Qu'il soit acteur, ça aide forcément. Il sait ce que c'est de jouer, et le stress qu'il peut y avoir pour

certaines scènes... Il a sa musique dans la tête, il sait comment l'obtenir mais en même temps il reste ouvert aux propositions...

Si vous deviez ne garder qu'un moment de toute l'aventure des Lyonnais...

Si je devais retenir un seul moment, c'est le jour où il m'a appelé pour faire le film. Qu'Olivier m'appelle lui-même pour me proposer un rôle, et ce rôle-là en plus, et que tout se passe aussi simplement, c'est ce qui m'a le plus surpris, le plus touché... Je le remercie de ce geste. Je le remercie aussi de m'avoir fait revenir au cinéma avec une belle équipe, des gens qui prennent leur temps et aiment ce qu'ils font, de m'avoir permis de rentrer chez moi content d'avoir fait mon travail, et dans la joie en plus ! Maintenant, je vais retourner au théâtre mais entre temps, j'aurais fait LES LYONNAIS. J'espère que le film aura l'accueil qu'il mérite, que mes enfants seront fiers de moi, même si mon fils, qui joue au PSG depuis 3 ans, m'a dit : « T'es super en flic, tu as des beaux yeux verts mais pourquoi tu joues pas un Gitan, putain ? J'aurais bien voulu que, comme l'autre, tu mettes un coup de boule à un mec ! »



Entretien avec **VALÉRIA CAVALLI**

Comment vous êtes-vous retrouvée à faire partie de l'aventure des Lyonnais ?

C'est la directrice de casting d'Olivier, Sylvie Brocheré qui m'a appelée. Je la connais bien, je lui dois même quelques uns des plus beaux rôles que j'ai joués. Pendant deux heures, elle m'a fait passer deux scènes assez longues qu'Olivier lui avait données, qui n'avaient rien à voir avec LES LYONNAIS mais venaient, je crois, de ses films précédents. Des femmes de flics énervées ! Ensuite, elle m'a appelée pour me dire que j'allais rencontrer Olivier et Gérard [Lanvin] qui avaient aimé les essais. Ils ont dit oui, tous les deux, tout de suite, et voilà !

Les connaissiez-vous ?

Ni l'un ni l'autre, mais je connaissais pas mal d'autres acteurs du film, parce que j'ai tourné l'an dernier la dernière série de KAAMELOTT et beaucoup y étaient aussi. Notamment Tchéky Karyo qui jouait mon mari et qui est un acteur formidable, et Patrick Catalifo qui fait ici un très beau rôle. Il aurait pu jouer un flic désabusé et au contraire, il a l'œil vif, malin...

Qu'est-ce qui vous a le plus frappée quand vous avez vu Olivier Marchal la première fois ?

Ce n'est pas qu'il est timide mais au tout début, il a une sorte de réserve... Une grande sensibilité, de la délicatesse, de la franchise... Je l'avais vu jouer les flics, les flics qui souffrent bien sûr, et je ne m'attendais pas à ce qu'il soit comme ça... Sur le plateau, il avait toujours un mot gentil pour tout le monde, y compris pour le plus petit figurant. Si l'un deux avait eu un pépin la veille, il s'en souvenait et demandait s'il était résolu. Il était comme ça avec tout le monde : les figurants, les techniciens, les acteurs... C'est un merveilleux chef d'équipe, quelqu'un d'humainement formidable... C'est quelqu'un qui ne s'épargne pas, qui se donne à fond et du coup, tout le monde est au service du film... C'était amusant de le voir, lui, l'ancien flic faire son premier film de voyous ! Il nous l'a dit : entre les flics et les gangsters, c'est une histoire de haine et d'amour. C'est peut-être pour ça qu'il a rajouté la phrase que dit Catalifo à Lanvin, en parlant du déjeuner entre Momon et les flics : « Moi, celui que j'admirais, c'était toi ». C'est peut-être une phrase d'Olivier en fait...

Comment définiriez-vous le personnage de Janou, inspiré de la compagne de Momon Vidal ?

Quand avant le tournage on est allés à Lyon où une grande fête gitane avait été organisée sous un cha-

piteau pour qu'on fasse connaissance, pour qu'on rencontre tous nos "modèles", Janou était là aussi. Mais j'ai appris ensuite qu'elle avait failli ne pas venir. C'est quelqu'un de très réservé, de très discret. La manière dont à la fête ni elle ni sa fille ne voulaient vraiment danser, les gens les entraînaient, elles repartaient tout de suite à leur table... J'ai senti que ce n'était pas le moment de lui parler. A la fin de la fête, quand on s'est dit au revoir, elle m'a dit : « Quand vous viendrez tourner à Lyon, arrivez quelques jours avant, on se rencontrera et je vous raconterai... ». En fait, ça ne s'est jamais fait, j'ai préféré croire qu'elle n'a pas voulu ! En même temps, ça disait déjà tellement de choses d'elle, de son tempérament, de son caractère, de sa nature. D'autant qu'il ne s'agissait pas d'imiter quelqu'un mais d'incarner un personnage. D'une certaine manière, ça m'a suffi... Comme son regard, sa beauté, sa dignité, son côté farouche, sa fierté aussi - elle est quand même la femme du chef, ce n'est pas rien... Ça m'a suffi pour comprendre quel était son rapport avec son mari, quelle était sa douleur profonde par rapport à cette vie... J'ai compris qu'elle avait souffert, qu'elle souffrait sans doute encore. Même si elle a accepté de lire le scénario, même si elle a accepté de venir sur le plateau, même si on a fini par se parler entre les prises, même si, à la fin du tournage, on s'est embrassées pour se dire au revoir, je pense qu'elle aurait préféré qu'on ne remue tout ce passé... J'ai un peu parlé d'elle avec les autres Gitans quand on tournait la scène du baptême. Elle n'est pas gitane et elle a épousé un Gitan, elle a épousé un chef... Tout le monde la respecte, tout le monde l'adore. Il paraît qu'elle a vraiment cavale d'une prison à l'autre, dans toute la France, pour aller le voir. Elle ne l'a jamais quitté, elle a accepté sa vie, ce qui ne l'a pas empêchée d'avoir peur pour lui tout le temps. Peur de le perdre, de le voir pourrir en prison... Je me suis nourrie de tout ça pour la jouer.... En plus, je suis peut-être une femme à l'ancienne mais j'ai trop vu de films de gangsters et... j'ai toujours rêvé d'être la femme d'un gangster - et la femme du chef bien sûr ! C'était donc comme si je réalisais un de mes rêves !

Y avait-il une scène que vous appréhendiez ?

La scène entre eux, entre Momon et elle, après la "libération" de Suttel... Au départ, c'était écrit comme une scène de ménage, comme une dispute... Mais sur le tournage, aucun de nous, ni Olivier, ni Gérard, ni moi, ne la sentait comme ça... Quelque chose sonnait faux. Et comme il pleuvait ce jour-là, on ne



pouvait pas tourner autre chose et du coup, on a eu du temps pour beaucoup la travailler. On a cherché, on a répété, on a compris que ce n'était pas la dispute qu'il fallait jouer mais ce mélange de déception, d'affrontement presque silencieux, de détermination... C'est lui qui met fin à la discussion mais c'est clair qu'il se sent coupable et que c'est bien elle, à ce moment-là, la plus forte... J'avais vu le petit montage qu'Olivier avait fait pour nous sur la première partie du tournage avec les jeunes où Dimitri Storage est absolument formidable et je me suis souvenue de l'autorité qu'avait la jeune Janou, Stéphane Caillard. Cette autorité, je l'avais en moi quand je lui parlais, sachant que depuis toujours Janou était comme ça, sachant aussi que chez les Gitans l'autorité des femmes n'est pas un vain mot. D'ailleurs, quand Olivier m'avait présenté le personnage, il m'avait dit : « C'est elle qui décide tout. » En fait, il forçait un peu le trait parce que dans la réalité, Momon fait ce qu'il veut. Mais, quand même, c'est la femme qu'il ne veut pas perdre, c'est la femme de sa vie, il n'a qu'une parole... Ce qui a rendu les choses plus simples aussi pour cette scène, c'est que Gérard est un très bon compagnon de jeu. Il aime chercher, il aime travailler. C'est, lui aussi, quelqu'un qui fait attention aux gens, qui a du respect pour le travail de chacun. Il est généreux et il est très drôle. Quand on joue avec lui, on n'a pas peur... Il est simple, tranquille, il vous laisse votre temps, il ne cherche pas à vous voler la réplique... C'est un des beaux atouts d'Olivier, de savoir si bien s'entourer. Et puis, il dirige très bien. Olivier sait où il veut arriver, il sait vous y emmener sans que vous vous en aperceviez, il comprend très bien votre potentiel et sait comment vous pousser à l'utiliser au maximum... Quand on est dirigé par Olivier – qui, en plus, est un formidable acteur lui-même – on est tranquille parce qu'on sait qu'il va faire de vous ce qu'il faut. Il aime les acteurs, il aime les images, il aime les femmes aussi – et les sert très bien, même dans de petits rôles...

Etait-ce facile d'être une femme dans un film d'hommes ?

Déjà, c'est une conquête ! En plus, il n'y a pas de concurrence ! D'autant que j'ai remarqué que plus

il y a d'hommes sur un plateau et plus on rit... Plus sérieusement, ça veut dire que si ce personnage a besoin d'être là, dans cet univers d'hommes, il ne sera pas banal. Surtout dans les films d'Olivier. On se souvient d'Anne Consigny et de Valéria Golino dans 36... En plus, du coup, d'être en compagnie de ces hommes dont le visage est marqué par le temps, les épreuves de la vie, il y a quelque chose de fort, d'émouvant. J'adore le visage qu'on m'a donné. C'est bien la première fois que j'ai toutes mes rides, peut-être même quelques unes en plus...

Vous êtes Italienne, ne pas jouer dans votre langue change-t-il quelque chose à votre jeu ?

Oui et non. Non, parce que j'ai quand même l'habitude et que les sentiments et les émotions ne passent pas forcément par les dialogues. Oui, parce que, lorsque je parle français dans la vie courante, je choisis mes mots pour ne pas avoir de problème alors que sur un film, il y a parfois des phrases que je suis obligée, pour qu'elles aient l'air fluide et naturel, de beaucoup travailler, répéter...

Si vous ne deviez garder qu'un moment de toute cette aventure...

Peut-être la fête gitane. Pas celle avant le tournage, celle pour le baptême qu'il y a dans le film. Olivier a dû beaucoup couper mais on a tourné pendant une semaine... Toute la famille de Momon était là, venue de tous les coins de France. Des gens qui avaient quitté leur travail, qui avaient arrêté les marchés pour le film... Il y avait de la nourriture et du vrai Champagne sur la table du matin au soir... Leur solidarité à tous, leur simplicité d'âme, leur générosité... J'ai toujours aimé les nomades, je suis nomade moi-même, ce sont des gens que j'aime beaucoup. Et ils m'ont accueillie comme si j'étais des leurs. C'est un des moments les plus beaux. Je fais ce métier parce que j'adore jouer, mais aussi parce que, souvent, je rencontre des gens que, dans la vie, je n'aurais jamais rencontrés.... Il y a aussi un autre moment que je n'oublierai pas : un dimanche à la piscine dans la maison de Gérard, avec lui, Olivier et moi, en train d'écouter des musiques de Morricone... C'était un moment magnifique : c'est en entendant la musique de Morricone que j'ai décidé, enfant, que ma vie devait être un film...





Entretien avec **DIMITRI STOROGE**

Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez entendu parler des Lyonnais ?

J'avais entendu dire qu'Olivier préparait ce film et que son casting était bouclé. Et puis, en mars 2010, alors que j'étais en train de tourner LES BEAUX MECS pour France 2, j'ai eu un coup de fil de mon agent. Olivier Marchal avait envoyé pour moi un scénario à lire et voulait me rencontrer si ça me plaisait. « C'est pour jouer Edmond Vidal jeune dans LES LYONNAIS. » J'ai récupéré le script dans la journée et l'ai lu le soir même. J'ai rappelé Olivier le lendemain. Après trois ou quatre messages mutuels, on a fini par se parler et je lui ai dit : « Ecoute, je veux bien le faire, il faut juste que tu retravailles quelques trucs ! » Je rigole ! Allez, on peut le dire : c'est une grande chance que m'a donnée Marchal avec ce rôle...

Qu'est-ce qui vous a plu, touché, surpris dans le scénario ?

Le côté fresque de cette histoire qui partait de l'enfance de Momon Vidal et se terminait de nos jours... Cinquante ans d'une vie... C'était très haletant : quand on commence à lire le scénario, on ne peut pas le lâcher. J'ai retrouvé aussi ce que j'aime beaucoup dans le cinéma d'Olivier. Des histoires d'hommes qui sont blessés et qui, en même temps, ont de « grosses baloches » qu'ils n'hésitent pas à mettre sur la table.

Vous a-t-il dit tout de suite que Gérard Lanvin allait jouer Edmond Vidal plus âgé ?

Oui, bien sûr. J'ai beaucoup ri quand il m'a dit que j'allais faire Lanvin jeune.

Pourquoi ?

Parce que je ne lui ressemble pas ! En plus, on le connaît tous Lanvin jeune. On sait à quoi il ressemblait, on a vu ses films... On n'a pas grand chose à voir l'un avec l'autre... En même temps, Olivier m'a montré une photo de moi qu'il a trouvée et où, c'est vrai, il y avait un petit air de ressemblance, quelque chose d'assez fin, subtil... Et puis, en même temps, on s'en fiche : Lanvin n'est pas obligé de se ressembler ! En plus, le montage qui mélange les époques a facilité la superposition des deux Momon de cinéma. Je dois avouer que ça a été une grosse satisfaction égotique de voir que c'est Lanvin qui a plutôt essayé de me

ressembler que l'inverse : au maquillage, on lui a fait le grain de beauté que j'ai là, sur la joue. J'ai téléphoné à ma mère : « Gérard Lanvin va avoir mon grain de beauté ! » Qu'un acteur comme lui qui a fait autant de films, qui est là depuis si longtemps, s'amuse à changer de tête, ait envie qu'on le prenne pour autre chose que Lanvin, c'est formidable. Je trouvais que c'était aussi assez généreux de sa part...

Quand l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

Pour les premiers essais costumes dans les bureaux de production. On s'est croisés, on a bu du rosé ensemble, ça a vite détendu l'atmosphère. On s'est revus ensuite avec Olivier pour travailler à affiner non pas tant la ressemblance que le moyen de se retrouver... Il s'est fait faire mon poireau, a porté des lentilles pour éclaircir un peu les yeux, moi, j'ai fait de la musculation, histoire de m'épaissir un peu... On a parlé de Momon bien sûr... C'est un acteur que je trouve inspirant à plein de titres. Sur son travail, sur ce qu'il a fait, sur sa longévité, sur sa carrière. Je fais partie d'une génération qui est née au cinéma avec LES SPECIALISTES, avec MARCHE A L'OMBRE... C'est un acteur qu'on a vu faire des choses sensationnelles. Il a fait des films très différents, et même de qualité différente, mais il a une intégrité qui n'est pas si courante. Il a creusé son chemin, suivi sa voie, il a sa vie, il fait ce qu'il faut faire pour mener sa vie, nourrir sa famille, élever ses enfants... En plus d'être un très bon acteur, c'est humainement quelqu'un de droit. Tout ça ne s'est pas démenti à la rencontre. Bien au contraire. Le soir de la fête gitane que Momon et Olivier avaient organisée avant le tournage pour qu'on fasse tous connaissance, il m'a bluffé. On était très nombreux. On était tous aux taquets... Tout le monde le connaît, Gérard. Tout le monde l'aime, tout le monde le respecte, de tous les milieux, de tous les âges. Tout le monde venait le voir, se faire prendre en photo avec lui, lui faire signer des photos... Il a été d'une patience et d'un calme impressionnants. Sans exagérer, je pense qu'il est resté deux heures à faire ça. La classe !

Et qu'est-ce qui vous a frappé quand vous avez rencontré Edmond Vidal ?

Je l'ai rencontré pour la première fois à cette fête. Momon, c'est un mec en place, taiseux, qui écoute... Tout le monde frétille un peu autour et il reste calme et paisible. Gérard a ça aussi... C'est intéressant à jouer. Une autre fois, on est allés dîner chez lui. Ce qui est frappant, c'est son genre pas voyou du tout. C'est un grand père, pas un papy, mais un grand père sympathique, accueillant. Je trouve qu'il a plus la gueule du mec qui a roulé sa bosse, qui a eu une vie peut-être compliquée que celle d'un grand bandit qui a fait pas mal de prison. Quand on s'est vus, je n'ai pas trop posé de questions. J'avais lu son livre et je me suis dit que de toute façon, il ne dirait que ce qu'il avait envie de dire et que ça, il l'avait déjà dit. Mais on a quand même un peu parlé de ses rapports avec Janou, de comment il en était arrivé à devenir un voyou, de ce que lui inspiraient les types du S.A.C., de comment il appréhendait les choses et les gens. C'étaient des détails, des sentiments, des impressions...

Le fait qu'il soit sur le plateau à vous regarder le jouer, était-ce stimulant, stressant ?

Ce n'était pas particulièrement stressant, c'était plutôt surprenant parce que c'est rare d'avoir sur un plateau la possibilité lorsqu'on s'interroge sur la justesse d'un détail de poser la question à celui qu'on interprète... Il y a une scène où il est venu me parler de lui-même. Celle du restaurant avec Pellegrini. Il m'a raconté comment ça s'était passé. Il y a eu aussi un moment très troublant. C'est lorsqu'on s'est retrouvés dans la prison où il avait été enfermé à 17 ans. On voyait qu'il était très ému. C'était touchant. J'étais souvent capable sinon de l'oublier en tout cas de ne voir en lui qu'un membre de l'équipe comme les autres, avec lequel je parlais entre les prises, comme avec les autres. Et heureusement ! On était là pour faire un film avant tout. Jamais, en tout cas, sa présence n'a été un poids. Jamais je n'ai senti la statue du Commandeur ou l'œil de Moscou. Sa présence a toujours été bienveillante.

Qu'est-ce qui vous plaisait le plus à interpréter dans ce personnage-là ?

Je vais me répéter mais c'est son côté taiseux, son côté pas voyou... Je n'ai pas du tout eu envie de le faire «sale mec». En plus, c'est un bon père de famille, un bon fils, un bon mari, j'avais envie d'axer le personnage plus là-dessus. Ce n'est pas forcément simple de jouer un homme qui se tait et regarde les autres s'exciter. D'autant que, dans ces années-là, dans les années 70, il ne parle peut-être pas beaucoup mais ce n'est pas quelqu'un de terne ou de triste. C'est justement l'époque où il commence à braquer : il a l'étincelle dans l'œil. Il fallait absolument la retranscrire. Ne serait-ce que par contraste

avec les années 2010 où, après quinze ans de prison, après les épreuves de la vie, de cette vie, quelque chose s'est éteint dans son regard... Le défi, c'était justement de trouver comment faire passer ça, essentiellement par l'écoute, puisqu'il n'y a pas ou très peu la parole. Il fallait faire brûler un feu intérieur...

Et ça, comment le travaille-t-on ? A l'instinct ? A la réflexion ?

Je ne saurais pas vous le dire ! Sans doute aux deux, à l'instinct, à la réflexion, à l'intuition, à force de s'être imprégné du scénario... Je n'ai pas une méthode de travail. Il n'y a même pas une méthode pour chaque film mais presque une pour chaque scène. Je ne fais pas, en tout cas en ce qui me concerne, la différence entre acteur instinctif et acteur cérébral. Un jour, on peut jouer sans avoir besoin d'y penser, le lendemain, on est obligé de se servir de son cerveau parce qu'on est rincé... Une scène vient toute seule, l'autre il faut aller la chercher... Il n'y a pas d'instinct pur, il y a des déclics qu'on connaît. Et le côté cérébral s'il n'est pas relayé à un moment par l'instinct et le corps, c'est d'un ennui mortel. Je crois qu'il faut un doux mélange des deux...

Y a-t-il une scène que vous appréhendez particulièrement ?

Oui, même si je me trompe toujours. Celles que j'appréhende se passent souvent bien alors que d'autres dont je ne me méfie pas se révèlent compliquées. Là il y en avait une toute simple que je n'arrivais pas à faire. J'étais crevé, les mots ne sortaient pas. Déjà qu'il ne parle pas beaucoup, si en plus, il bafouille ! Parmi les scènes que j'appréhendais, il y avait celle quand je fais tirer dessus avec mon môme dans les bras... Et surtout, celles avec Janou, ma femme. Parce qu'il y en avait peu et qu'avec ce peu de scènes, il fallait faire comprendre les relations qu'ils ont, il fallait créer cette alchimie entre eux qui explique que trente ans plus tard, malgré les braquages, malgré la prison, malgré la vie qu'il lui a fait mener, elle soit toujours là à ses côtés. Ses relations avec ses potes reposaient sur des éléments plus concrets : les braquages qui les soudent, les coups d'éclat, les difficultés, mais avec Janou, tout était en creux ou presque. C'était ça qui me paraissait le plus difficile à faire exister... Il ne

fallait surtout pas rater le moment de la rencontre, c'est là où tout se fait.

Justement, connaissiez-vous l'actrice qui joue Janou, Stéphane Caillard ? Et vos partenaires Olivier Chantreau et Nicolas Gerout ?



Non pas du tout. Ce sont des gens avec qui j'ai vraiment aimé travailler. C'était très agréable. On a très vite fait une vraie bande. Ce qui est amusant, c'est que Stéphane et Olivier ont pratiquement dix ans d'écart avec moi, et que ça marche quand même. Ça tient aux costumes, aux maquillages, à la coiffure – d'ailleurs c'est génial de faire un film d'époque, la démarche, l'allure, le corps même,

changent et c'est plus facile de sortir de soi... - et ça tient surtout à la manière dont Olivier nous a filmés et qui a renforcé cette impression d'énergie, de jeunesse, de vie trépidante...

Comment qualifieriez-vous Olivier Marchal sur un tournage ?

C'est un type talentueux qui sait ce qu'il veut, qui est dans des rapports simples et directs. Il a une qualité que je ne soupçonnais pas : il a la capacité de créer une empathie autour de lui, de faire en sorte que tout le monde ait envie que ça se

passe bien, que tout le monde ait envie de participer, de le soutenir et de le protéger mais pas trop, d'être présent pour lui. Il sait bien s'entourer. Du coup, ça crée une très bonne ambiance de travail. Et puis, il aime vraiment les acteurs. Sans doute parce qu'étant acteur lui-même, il les connaît bien. Pourtant, il a une manie qui, généralement, me rend fou mais que chez lui j'admets sans problème : il joue la scène à votre place ! Il vous montre tout, il joue tous les rôles même les filles ! C'est Brachetti ! J'ai lu, je ne sais plus où, une phrase que j'aime beaucoup : le cinéma ne capte pas la vérité, il capte l'honnêteté. Eh bien, je trouve qu'elle s'applique parfaitement à Marchal, et à son cinéma. C'est quelqu'un d'honnête, d'intègre.

Qu'est-ce que vous attendez d'un metteur en scène en général ?

Je ne sais pas, ça dépend du metteur en scène. En tout cas, je sais ce que je n'attends pas : qu'il me fatigue avec ses angoisses. Chacun les siennes ! Lui il garde les siennes et moi je garde les miennes, voilà ! J'attends juste qu'on fasse un film, qu'on soit tous au service du film. Idem avec mes partenaires. On n'est pas forcé d'être amis, on n'est pas forcé d'aller boire des coups, on n'est forcé de rien mais qu'au moins, il y ait quelqu'un en face. J'aime tellement jouer que j'aimerais qu'on ne s'arrête jamais, qu'on fasse à chaque fois trente cinq prises !

Qu'est-ce qui vous a surpris lorsque vous avez vu le film terminé ?

Je suis sorti secoué... Sans doute aussi parce qu'il y avait Edmond et que ce n'était pas rien de découvrir le film en même temps que lui... Ce qui est frappant, c'est que plus qu'une fresque sur des gangsters, c'est devenu un film sur l'amitié, Marchal ne peut pas y échapper, c'est ce qui le touche. Ce qui m'a frappé aussi, c'est à quel point les deux époques se nourrissent l'une l'autre et que, du coup, les personnages s'infusent beaucoup l'un l'autre. C'est peut-être l'émotion de le voir pour la première fois mais j'ai l'impression qu'avec Gérard, on partage une interprétation : on joue vraiment le même personnage. Ça s'est fait naturellement, ça s'est imposé comme ça...

Si vous ne deviez garder qu'un seul moment de toute l'aventure des LYONNAIS...

Impossible ! En plus, ce n'est pas fini... Peut-être que ça va être la sortie du film, ou la première fois où ma copine le verra, je ne sais pas... Pour l'instant, trop d'images se bousculent dans ma tête...

Liste **ARTISTIQUE**

Momon Vidal **Gérard LANVIN**
Serge Suttel **Tchéky KARYO**
Christo **Daniel DUVAL**
Momon Vidal jeune **Dimitri STOROGÉ**
Max Brauner **Patrick CATALIFO**
Joan Chavez **François LEVANTAL**
Brandon **Francis RENAUD**
Dany **Lionnel ASTIER**
Janou **Valeria CAVALLI**
Lilou **Estelle SKORNIK**
Serge Suttel jeune **Olivier CHANTREAU**
Janou jeune **Stéphane CAILLARD**
Nick le Grec jeune **Florent BIGOT DE NESLES**
Christo jeune **Nicolas GEROUT**
Charles Bastiani **Olivier RABOURDIN**
Dany jeune **Simon ASTIER**
Jean Dugé **Laurent RICHARD**
Zerbib **Laurent FERNANDEZ**
Stany Vidal **Manu LANVIN**

Avec la participation de **ETIENNE CHICOT**

Liste **TECHNIQUE**

Réalisateur **Olivier MARCHAL**
Scénario **Olivier MARCHAL et Edgar MARIE**
D'après le livre « POUR UNE POIGNEE DE CERISES » de Edmond VIDAL
Producteurs **Cyril COLBEAU-JUSTIN et Jean-Baptiste DUPONT**
Co-Production **LGM films / GAUMONT / France 2 Cinéma / HATALOM / Rhône-Alpes Cinéma / Nexus Factory/ Ufilm**
Partenaires **Ufund / Canal+ / Ciné+ / 13ème rue / France Télévision/ Sofica coficup / Back-up films / A plus image 2**
Participation de la région Rhône-Alpes et du Centre national du cinéma et de l'image animée
Musique originale **Erwann KERMOVANT**
Producteur exécutif **David GIORDANO**
Directeur de production **Yorick KALBACHE**
1er Assistant réalisateur **Ivan FEGYVERES**
2nd Assistant réalisateur **David KOCH**
Directeur de la photographie **Denis ROUDEN – AFC**
Cadreur **BERTO – AFCF**
Chef décoratrice **Ambre SANSONETTI**
Chef costumière **Agnès FALQUE**
Casting **Sylvie BROCHERE**
Scripte **Diane BRASSEUR**
Régisseur général **Henry Le TURC**
Chef coiffeur **Gérald PORTENART**
Chef maquilleur **Pascal THIOLIER**
Chef électricien **Olivier MANDRIN**
Chef machiniste **Bruno DURAND**
Montage **Raphaëlle URTIN**
Elodie CODACCIONI
Son **Pierre MERTENS**
Frédéric ATTAL
Hubert PERSAT
Jean-Paul HURIER
Marc DOISNE
Entretiens réalisés par **Jean-Pierre LAVOIGNAT**

